

AGRIPPA

2

LES FLOTS DU TEMPS

MARIO ROSSIGNOL
JEAN-PIERRE STE-MARIE

ÉDITIONS
MICHEL
QUINTIN



*En vain mes bras se dressent
pour te saisir, chère ombre:
Des flots du temps passé,
je ne peux pas te rompre.*

Mihai Eminescu

PROLOGUE

Il est dit de certaines entités qu'elles ne peuvent pas mourir.

Et je suis l'une d'elles.

Retenu prisonnier par la main de l'homme, je suis l'un de ces grimoires anciens, fortement enchaîné, recouvert de poussière et de moisissure.

Un livre qui ne peut pas mourir.

Je suis magique et secret. On ne peut me garder sous peine d'infortune. Du fond de ma prison de fer et de pierre, je peux encore percevoir et me manifester. L'homme qui se croit supérieur ou différent parce qu'il sent le fluide magique couler dans ses veines n'a rien d'extraordinaire. Les opérations de magie font appel à des éléments psychiques tout à fait normaux, des données inconscientes de l'âme, ou du collectif tout entier, stimulés dans l'hypnose et la suggestion.

Ainsi l'homme accède-t-il aux transformations d'envergure et aux portes de l'Autre Monde. Mais est-il prêt?

Au-delà des pierres de taille, des insectes aveugles et des relents fétides de la terre moisie, j'éprouve de loin le contact d'un pauvre fou qui est à la recherche de l'inaccessible. Il est si loin! J'entends à peine l'écho de ses appels à travers le temps.

Et le temps est justement mon allié le plus féroce.

L'homme s'imagine savoir ce qu'est le temps parce qu'il peut lire l'heure. Mais en fait, il parle du temps comme un aveugle parle des couleurs. Le temps est un phénomène mystérieux. Il ne s'écoule que dans un seul sens, même dans des dimensions tout à fait différentes.

L'homme a bien sûr conscience que le temps passe, mais il ne peut pas le « sentir » passer, car il ne possède aucun organe sensoriel ayant cette capacité. Tandis que moi...

Dans l'Antiquité, on se représentait le temps comme une roue. Les jours se succédaient, tout comme les saisons, puis les années. Tout finissait toujours par recommencer. J'affirme encore que le temps ne peut s'écouler que dans un sens, de façon linéaire et non cyclique. Ce qui m'a mené à une découverte fascinante dont je ne pourrai jamais me lasser : l'expression de terreur

qui se dégage du visage d'un homme sachant qu'il va mourir. Au dernier moment, les regrets l'emportent sur la peur; il sait qu'il perdra tout sans aucune possibilité de retour.

Le temps constant est une illusion. Il est élastique. Il peut se contracter, se dilater, donc être manipulé.

On a fait grand état jadis du seul homme parvenu à cette conclusion. Un natif de la Germanie. Mais malgré la justesse de sa grande théorie de la relativité, il est mort sans jamais expérimenter le pouvoir réel du temps. Ainsi vécut-il lui aussi de lourds regrets au moment de pousser son dernier souffle.

Bien enserrées entre mes couvertures de cuir imputrescibles, les pages de vélin dont j'ai la garde, et qui me donnent vie, renferment le moyen d'expérimenter le temps. J'ai été conçu dans ce but unique. C'est dans le temps que réside mon pouvoir à moi! Je suis l'un des livres qui commandent l'asservissement. Je suis l'Agrippa!

Le pauvre fou dont je peux sentir le contact et auquel je donnerai les moyens de me retrouver, me tirera bientôt de ma prison. Il viendra, j'en suis convaincu. Il livrera père et mère pour acquérir la maîtrise du temps, aussi bien pour lui seul que pour perdre des armées. Grisé par l'ambition et pour se couvrir de gloire, il

*voudra montrer à son prince le moyen d'écraser
ses ennemis.*

Et je serai libre.

1

*Ruines du palais de Târgoviște, province de
Valachie, Roumanie.*

*Avant les premières lueurs de l'aube,
le lundi 6 mai 1928.*

Une lumière aveuglante chassa les ténèbres d'entre les murs en ruine du palais.

Elle se répandit loin tout autour, portée par un léger brouillard suspendu entre la chaleur de la terre et la fraîcheur de l'air.

Un vieux loup solitaire qui chassait dans les parages eut un mouvement de recul et laissa échapper un glapissement. Il courut aussitôt vers la lisière de la forêt et disparut dans les fourrés.

La nuit reprit sans plus attendre ses droits sur la nature, ne permettant que le coassement des grenouilles et le cri des insectes nocturnes.

Le loup avait fait demi-tour. Il approcha de la lisière mais demeura tapi derrière le tronc d'un gros chêne pour éviter d'être repéré. Ses yeux s'agrandirent en fixant les ruines, comme pour en distinguer avec plus de précision le

relief qui se détachait du ciel étoilé. Un choc sourd lui fit dresser les oreilles alors qu'une lueur délicate et diaphane révélait une fois de plus l'architecture abandonnée, plusieurs fois centenaire.

L'animal recula doucement sur quelques pas jusqu'à ce que sa queue tendue touche le tronc d'un jeune frêne derrière lui. Après s'être retourné, il s'enfonça dans la forêt en trotinant, sans même chercher à savoir ce qui émergerait éventuellement des murs de pierre bâtis par l'homme. La sagesse animale acquise par l'âge et les cicatrices se mesurait pour lui en termes de longévité. Et son instinct primitif lui disait qu'il valait mieux éviter ce qu'il n'avait encore jamais vu.

Le palais oublié de Târgoviște gisait là, pareil au cadavre d'un homme tué sur un champ de bataille. La cour des grands voïvodes¹ avait depuis longtemps cédé la place aux herbes hautes et aux animaux de la forêt.

Entre les murs de briques rougeâtres encore debout se tenait un homme de grande taille aux larges épaules. Visiblement affecté à la vue de ce qui l'entourait, il s'appuyait sur un long bâton en bois dur de châtaignier au bout duquel était fixé par des attaches d'argent une pierre d'astérisse qui brillait d'une lumière teintée de violet.

1. Princes régnants de Roumanie.

Cet homme à l'air farouche, aux yeux profonds d'un noir intense et à la mâchoire taillée à la hache, avançait lentement, le pas chancelant, sur une partie surélevée en pierre de ce qui avait dû être une salle impressionnante. Il s'arrêta près d'un escalier et souleva son bâton afin d'illuminer toute l'étendue de la salle. D'un regard intense, il fixa un instant la pierre enchâssée au bout du bâton de châtaignier. Celle-ci augmenta en luminosité, propageant dans le brouillard léger des reflets violacés.

Octavian était un homme déterminé. Il avait été introduit à la magie dès l'âge de treize ans par un parrain vieux et malade n'ayant personne d'autre à qui faire la passation de ses connaissances. Le jeune garçon avait été un élève docile, suivant avec attention les enseignements du vieil homme, apprenant la musique, le chant, la littérature, la philosophie, la kabbale et la magie, le combat rapproché ainsi que l'escrime. Il avait développé un physique imposant dès l'adolescence, s'entraînant chaque jour comme si celui-ci devait être le dernier.

Assidu et multitalentueux, Octavian avait rapidement gagné l'affection du maître duquel il ne se séparait plus. Il était le septième garçon d'une famille de dix enfants, et son père avait été presque heureux de le voir quitter la maison.

La gemme d'astérie qui ornait son bâton lui procurait suffisamment de lumière pour embrasser du regard l'ensemble des murs de la salle dans laquelle il se trouvait. Un ciel étoilé semblable à celui qu'il connaissait bien ornait la voûte céleste de cette nuit sans vent. Octavian prit un instant pour apprécier la lumière que lui procurait la belle astérie brute. Il avait besoin de se raccrocher à quelque chose. Quelque chose de rassurant. Les étapes de préparation de la pierre lui revinrent en mémoire sans le vouloir. Il lui avait suffi de faire tremper le corindon dans du vinaigre pendant plusieurs jours avant de le placer dans un bocal contenant du vin et du jus de citron. La pierre s'était aussitôt mise à tourner sur elle-même. C'est le potassium qu'elle renferme qui avait créé le mouvement rotatif avant de produire une flamme violette en de petites explosions. Octavian s'était emparé de la pierre avec des pinces de forgeron et l'avait enfouie dans la glace. Une incantation soigneusement choisie au moment du choc thermique lui avait conféré le pouvoir sur la gemme, lui octroyant la capacité d'en rappeler la lumière lorsque nécessaire.

Il posa prudemment un pied sur la première marche de pierre afin de s'assurer de sa solidité. Il descendit ainsi jusqu'au sol dallé de

marbre, avant de mettre un genou à terre pour le toucher de sa main libre. La froideur qu'il ressentit acheva de le convaincre. Tout cela était bien réel. Après s'être relevé, il traversa rapidement la salle en ruine jusqu'au mur du fond. Le blason de pierre fixé au mur ne faisait aucun doute. C'était bien celui de son maître, Vlad Basarabi!

— Mais où diable ai-je donc été entraîné? dit-il à voix basse pour lui-même alors que ses yeux se tournaient vers l'astérie.

Il fit demi-tour et dirigea ses pas vers l'autre extrémité de la salle, ayant du mal à mettre de l'ordre dans ses idées. Il avait beau être déterminé, il se retrouvait désormais dans une situation qu'il ne contrôlait pas totalement. Il tournait en rond sur le marbre froid en essayant d'élaborer un plan. Du coup, il décida que le seul plan à suivre était celui qu'il s'était fixé avant le départ: il devait retrouver l'entité qui l'avait contacté et la ramener avec lui. C'était très simple au fond. Mais il fallait d'abord se calmer, réfléchir, agir froidement avec circonspection, une étape à la fois.

En premier lieu, contacter l'entité.

D'un pas décidé, Octavian vint se placer au centre de la salle. Cette salle des chevaliers qu'il avait, quelques minutes auparavant, connue magnifique, dans les logis seigneuriaux du

palais. Mais maintenant, tout n'était que ruine et désolation.

Il détacha son long manteau de cuir souple qui l'étouffait. Il ne percevait pas la fraîcheur de la nuit. Il ne sentait que la sueur qui lui coulait dans le dos. Il n'y avait pas beaucoup d'explications possibles face à ce qui lui arrivait présentement. Soit l'entité l'avait attiré dans un monde parallèle qui reproduisait en partie ses souvenirs, soit elle lui avait fait faire un bond dans le temps. Quoique terrifiante, cette dernière hypothèse lui sembla la plus plausible. Il n'avait pas la moindre idée de l'année où il avait pu aboutir. Mais pour que le palais ait atteint un tel niveau d'abandon, il fallait que le bond dans le temps eût été assez important.

Octavian ferma les yeux et chercha à se centrer sur lui-même. Il fit contact avec le sol et sentit aussitôt ses jambes s'alourdir, imaginant ses pieds transformés en roches métamorphiques capables de fusionner avec le marbre. Il provoqua le vide et imagina devant lui un long tunnel qui s'étirait à l'infini. Puis il chercha la chose.

Le choc de la réponse le fit vaciller. Il n'avait dressé aucune muraille mentale, le contact avec cette chose ayant toujours été d'une extrême faiblesse. Mais cette fois c'était différent, elle était toute proche.

— *Où m'as-tu emmené? Où es-tu?*

— *Je suis là, tout près. Et très loin à la fois, car tu ne me tiens toujours pas entre tes mains.*

— *Dis-moi, sous quelle forme te présentes-tu? Es-tu un démon?*

— *Pauvre mage insignifiant... Je suis l'Agrippa! Le Livre qui commande aux démons. Je suis le Messager. Je suis la Porte. Je suis le Temps.*

— *Le temps... Bien sûr! Tu m'as donné la solution de la porte de transplanation¹ pour m'emmener ici à travers le temps!*

— *Le contact était trop faible pour que je me perde avec toi en de vaines explications. Sors du château!*

Octavian sursauta lorsque le contact se rompit. Il rassembla ses esprits dans le but de créer une pensée cohérente, puis marcha à pas mesurés vers l'ouverture qui avait jadis abrité les doubles portes bardées de fer qui gardaient la salle. Il remarqua que les gonds étaient encore fichés dans la pierre lorsqu'il dépassa le mur pour se retrouver hors des logis seigneuriaux, dans la cour intérieure du château.

Le spectacle qui s'offrit à lui était désolant. La galerie qui courait tout le long de la façade des logis avait également perdu une partie de

1. Porte permettant à certains initiés de voyager vers d'autres lieux, mondes ou époques.

sa toiture. Les deux hautes colonnes de pierre contre lesquelles elle venait autrefois s'appuyer étaient encore debout. La cour était envahie par les herbes sauvages et les arbres qui en avaient pris possession. Il suivit des yeux un putois qui s'éloignait en trotinant vers ce qui restait de la tour d'entrée située plein sud, plus loin à gauche.

Sous le choc, Octavian descendit les quelques marches tout en parcourant du regard l'ensemble de ruines impressionnantes qui l'entourait. Il passa devant la tour Chindia qui se tenait toujours droite, quoiqu'en très mauvais état, et constata avec stupéfaction que la *Biserica Paraclis*, l'église du palais, élevée juste derrière la tour, était complètement effondrée.

Le mage aimait se retirer seul dans l'église du palais pour réfléchir, méditer et espérer sa propre rédemption, tout en admirant les peintures, les icônes magnifiques, les boiseries et les dorures qui s'y trouvaient. Plus que tout, c'était le silence du lieu qui lui faisait le plus de bien. La base massive de la tour Chindia qui constituait le passage vers l'entrée de l'église bloquait formidablement tout bruit de l'extérieur.

Quand l'homme arriva devant ce qui restait d'une seconde tour qui gardait la seule entrée à la cour du château, l'entité le contacta de nouveau.

— *Ne t'arrête pas! Passe la tour d'entrée et traverse la douve asséchée. Une fois remonté de l'autre côté, prends à gauche sur le chemin qui se trouvera devant toi et marche jusqu'au monastère Stelea. Tu entreras dans le cimetière qui se trouve plus loin en bordure de la forêt, vis-à-vis de ce monastère.*

— *Mais...*

— *Silence! Pars maintenant! Ou alors tu mourras dans ce monde!*

Octavian se sentait mal. Les contacts mentaux de l'*Agrippa* lui martelaient le crâne chaque fois. Lui qui, habituellement, conservait un calme et un contrôle qui exaspéraient même son prince, voyait maintenant trembler la pierre précieuse au bout de son bâton.

Il passa les ruines de la tour d'entrée et entreprit de descendre dans la grande douve qui avait été creusée à bras d'hommes pour cerner l'ensemble du palais. Arrivé au fond du grand fossé asséché, il reconnut quelques vestiges du pont de bois qui l'enjambait jadis ainsi qu'une partie de la herse permettant d'interdire l'entrée par la tour. Il remonta du côté opposé sans trop de mal, s'aidant de branchages pour se tirer vers le haut. Lorsqu'il parvint en bordure du chemin, Octavian frappa le sol de son bâton pour étouffer la brillance de son astérie. Il emprunta la route en direction de la

cité, plusieurs lumières éclairant autour de lui des bâtiments à l'architecture qu'il ne reconnaissait point. Le calme de la nuit mêlé à cette Târgoviște qui lui était inconnue augmentait son malaise. Il franchit une intersection. Peu de temps après, une affiche lui indiqua qu'il se trouvait sur la route Nicolae Bălcescu. Ce nom ne lui disait rien.

Le putois trottinait toujours un peu plus loin devant lui, tel un guide intrépide gardant ses distances.

Le cœur d'Octavian battait de plus en plus vite. Il n'avait jamais pu se résoudre à utiliser sa magie pour faire des incursions dans l'Autre Monde. Pourtant, il venait de faire un bond dans le temps, chose à laquelle il n'aurait jamais songé à peine quelques semaines auparavant. L'entité lui avait filé des indices.

L'Agrippa... Le Livre qui commande aux démons...

Le nom résonnait dans sa tête comme l'écho d'une cloche d'église.

Il inspira profondément pour oxygéner son cerveau. Un léger mal de tête le tourmentait comme pour s'ajouter aux multiples images confuses qui se bouscuaient dans son esprit émoussé.

C'était à la suite d'une colère mémorable de son prince, qui lui avait intimé l'ordre de

découvrir une arme qui pourrait lui assurer la suprématie, qu'il avait entrepris des recherches sur le temps. C'est lors d'une de ses expériences qu'il avait pris contact avec l'entité invisible. Un esprit qui refusait de se montrer. C'était lui qui l'avait instruit sur le moyen de créer la porte de transplanation qui l'avait amené jusqu'ici. Octavian s'était imposé le silence quant à ses expérimentations de peur de soulever l'ire du voïvode ou de certains sujets de la cour – telle cette Sânziana, la géomancienne tzigane qui se trouvait dans les bonnes grâces du prince et qui lui mettait toujours des bâtons dans les roues.

Il voulait avant tout être certain de ce qu'il découvrirait et la chose lui avait promis un pouvoir incommensurable sur le temps.

Le terme incommensurable était vraiment trop tentant.

À partir de ce moment, rien n'aurait pu l'arrêter. Il avait créé une courte incantation qui, le moment venu, lui servirait à ouvrir la brèche dans l'espace pour venir libérer l'entité. Quelques jours plus tôt, il s'était ramené en pleine nuit dans la salle des chevaliers pour appliquer secrètement sur le mur situé à l'extrémité sud un enduit transparent composé d'un mélange d'huiles de pin, de cèdre, de cyprès, de verveine, de myrrhe, de mousse

de chêne, de trois larmes et d'une goutte de son sang. Les larmes avaient été l'ingrédient le plus difficile à produire. Il ne pleurait jamais. Le mage n'avait trouvé d'autre moyen que de se mettre la figure dans les volutes de la fumée qui s'échappait d'un brasero où brûlaient charbons et encens afin d'arracher quelques larmes à ses yeux rougis qu'il avait recueillies sur une lamelle de verre avant de les mélanger à son propre sang. L'enduit avait séché pendant la nuit sur les pierres sans laisser de trace. L'odeur avait pu être camouflée par l'encens d'oliban alors qu'il conjurait la porte en chuchotant pour que personne ne l'entende.

— Hécate, je t'appelle! De ta puissance habite ces huiles. Pour qu'elles m'ouvrent à travers ces pierres la porte des ombres et du temps! Car c'est là que tu règnes pour l'éternité! Ainsi soit-il!

Puis de son index il avait touché le mur. Il avait commandé et avait été obéi.

Le Valaque usait toujours de son index dans ses travaux de magie. Pour lui, l'index était le doigt qui commandait, l'outil ultime permettant de diriger l'énergie.



Octavian était planté au milieu de la route et faisait face au monastère. Des torches brûlaient à l'extérieur, faisant danser les ombres sur ses murs pâles. Ce qui semblait être une voiture montée sur quatre roues attira l'attention du mage. Elle était garée dans l'entrée du monastère et ne possédait aucune structure à l'avant pour faciliter l'attelage des chevaux. Il fit quelques pas dans cette direction mais s'arrêta net, s'empêchant d'être détourné du but de sa mission.

Après avoir fait demi-tour, il se retrouva face à trois hommes qui l'examinaient curieusement. Octavian resta figé sur place, incapable de dire un mot. Rien ne devait être provoqué pour influencer le temps. Autant que possible.

— Tu portes un bien beau manteau, l'ami, dit l'un des trois, découvrant, par son sourire douteux, une dentition fort abîmée.

— Et tu te balades bien tard, non? reprit son compagnon sur le même ton provocateur.

Passant sa main libre dans ses longs cheveux noirs, Octavian sentit venir les embrouilles. La langue était un peu différente, mais il en comprenait très bien le sens. Il recula doucement alors que les trois hommes avançaient sur lui.

— Laissez-moi passer, messieurs, dit le mage. Je ne vous céderai rien. Il serait inutile d'aller plus loin.

— Quel beau patois tu nous chantes là! Mais il ne te sera pas nécessaire de céder, car nous allons prendre! Je veux ton manteau! Et l'aumônière à ta ceinture!

— Il a peur, il recule!

— Je n'ai point peur. Vous n'auriez aucune chance, voilà tout.

Les trois hommes échangèrent quelques mots dans un langage qu'Octavian reconnut comme celui des Tziganes; le rromani ou encore le boyash¹. Il agrippa fermement son bâton à deux mains, se campa sur ses jambes et se prépara à l'affrontement qui lui semblait inévitable.

Le premier homme à se jeter sur lui rencontra le bois de châtaignier avant même espérer l'atteindre. Il s'écroula en tenant son nez brisé. Octavian se baissa aussitôt afin d'éviter le coup de poing du second, puis frappa ce dernier sans attendre d'un mouvement vif et puissant à l'extérieur du genou droit avec la pointe du bâton. Un craquement sec se fit entendre, suivi d'un cri désespéré du Tzigane qui s'écroulait. Entraîné par son élan, le mage tourna sur lui-même tout en reculant et s'arrêta sur une position offensive, en toisant

1. Le rromani est la langue des Tziganes. Les linguistes modernes la rattachent au dialecte du Pothohar, qui est parlé au Pakistan et dans le nord-ouest de l'Inde. Le boyash, quant à lui, est un dialecte roumain avec des emprunts au hongrois et au rromani.

d'un regard noir l'homme qui restait encore debout.

— Tu te défends bien, étranger, il faut l'admettre. Je me permettrai donc d'insister davantage.

L'homme porta la main au-dessus de son épaule droite et tira une courte épée d'un fourreau caché derrière son dos, retenu par une courroie en bandoulière.

— Je te le répète une fois de plus, dit Octavian. Nous n'avons pas à en venir là.

— C'est trop tard...

Le Tzigane attaqua avec force et brutalité dans un cri de fureur. Octavian accepta la confrontation en gonflant la poitrine et en vidant son esprit. Il évita sans mal un premier coup de taille ainsi que son retour. Ses longs membres lui donnèrent tout de suite l'avantage sur son adversaire. Il avança rapidement et frappa l'intérieur du bras qui tenait l'épée, à la hauteur de l'articulation. L'homme parut surpris par la soudaineté de la riposte et Octavian vit passer le doute dans son regard. Les deux hommes s'étudièrent un moment, cherchant à savoir qui porterait le prochain coup. Aucune parole n'était nécessaire. La hargne contenue dans le regard du Tzigane parlait d'elle-même. Le calme dans celui d'Octavian inspirait le respect.

Le brigand chargea de nouveau.

Mais il commit l'erreur de vouloir frapper d'estoc en visant les parties vitales de façon trop prévisible. Octavian se déplaça au dernier moment sur sa droite et laissa passer la pointe de l'épée courte entre son corps et son bras gauche. Une fois certain que la lame fut passée, il fonça sur l'homme et bloqua son bras armé dans une clé d'une vigueur surprenante. Son bâton n'avait même pas quitté sa main droite.

Le Tzigane gémit et laissa tomber son épée en sentant son épaule sur le point de se démettre. Il était immobilisé et chaque mouvement lui arrachait des cris de douleur.

— Garde ton manteau, l'étranger, gémit-il. Tu as tendance à briser les os trop facilement...

— Mais c'est évident que je vais garder mon manteau, il n'y a aucun doute là-dessus. Je t'avais averti, mais tu n'as pas voulu tenir compte de ce que je te disais. Et maintenant, je suis en colère et, en plus, j'ai mal à la tête.

— Lâche-moi, bâtard !

— Je ne crois pas que cela puisse être aussi facile. Tu as tenté de me tuer et je ne peux laisser passer pareille offense. J'espère que tu me comprends.

Et d'un mouvement d'une violence inattendue, le mage disloqua l'épaule de l'homme avant de le laisser choir sur la terre battue.

Ce dernier gisait au sol, la bouche ouverte, sans qu'aucun son ne pût s'en échapper. Ses yeux s'embuèrent de larmes sous l'effet de la douleur.

— Que ceci te serve de leçon, continua Octavian. J'ai agi ainsi pour ton bien, pour que tu puisses te souvenir...

— Je ne t'oublierai pas, cracha l'autre... Tu me le paieras...

— Bien sûr... Je n'en attendais pas moins d'un homme d'honneur comme toi.

Les Tziganes quittèrent les lieux à grande-peine sous le regard neutre d'Octavian. Ils se dirigèrent vers la ville.

Le putois sortit des fourrés et traversa la route sans porter la moindre attention à Octavian. Il se glissa ensuite, en une habile contorsion, sous les grilles qui gardaient l'entrée du cimetière.

Décidément, il me suit partout, celui-là...

Octavian souleva le loquet de la porte de fer forgé et jeta un dernier regard derrière lui avant de refermer silencieusement.

— *Dis-moi céans où je puis te trouver, esprit...*

— *Marche droit devant jusqu'au fond du cimetière, dans sa partie la plus ancienne. Tu trouveras un caveau au pied d'un grand chêne.*

Le choc sourd du bâton de châtaignier sur une pierre fit réapparaître la lumière

bleutée. Une aura fantomatique s'empara des lieux et Octavian avança prudemment sur la terre sacrée recouverte d'un fin brouillard immobile.

L'homme, qui sentait la solitude l'envahir de plus en plus en ces lieux, s'inquiéta pour la première fois de son retour au château.

Non seulement il devrait y revenir dans peu de temps suivi d'un démon dont il ne connaissait absolument rien, mais il devrait aussi le faire à travers le temps. L'an 1444 lui semblait bien loin et il craignait de ne jamais pouvoir retourner à son époque.

Il marchait au cœur de ce cimetière ancien, protégé par des arbres centenaires couverts de mousse et de lichen, qui n'existait pas en son temps. Il s'arrêta quelques instants afin de retrouver son calme et se surprit à chercher le putois entre les arbres et les caveaux. De sa main libre, il se massa les tempes puis se remémora la dernière colère de Vlad Basarabi Dracul.

Les couverts en étain avaient volé dans un fracas assourdissant dans la salle des chevaliers, conséquence de l'explosion de rage du puissant et impressionnant voïvode.

— Qui donc va m'aider dans cette entreprise insurmontable? avait-il crié à la volée. Ne suis-je donc entouré que d'exécutants?

Que d'incapables? Dois-je donc prendre toutes les décisions seul et trouver moi-même les solutions qui éloigneraient le péril de ce royaume?

Octavian avait baissé la tête et fixé son regard sur un joint entre les pierres du plancher. Il ne pouvait croiser le regard de son prince. Il savait que celui-ci avait raison. La situation du royaume était fragile et les idées manquaient. Mais nul homme, parmi tous ceux qui étaient présents ce soir-là, n'aurait toutefois osé affirmer que si la Valachie se retrouvait en équilibre précaire sur une corde raide tendue entre le royaume de Hongrie et l'Empire ottoman¹, c'était justement à cause de Vlad Basarabi Dracul.

Mais lui, Octavian, ne serait pas un exécutant. Il avait pris la décision – l'initiative plutôt – d'aider son prince et de sauver le royaume valaque. Peu lui importait s'il y perdait la vie. Il avait donné un nouveau sens à son destin. Il entrerait dans l'Histoire. Il avait entrepris une quête, celle de produire une arme qui mettrait d'abord les Turcs en déroute, puis les Hongrois. La Valachie n'avait pas à être le vassal d'un autre royaume.

1. L'Empire ottoman, fondé par les Turcs, exista entre 1299 et 1922. Au faite de sa puissance, l'Empire s'étendait sur toute l'Anatolie, les Balkans, le pourtour de la mer Noire, la Syrie, la Palestine, la Mésopotamie, la péninsule Arabique et l'Afrique du Nord.

Ensuite, il faudrait rallier la Moldavie et la Transylvanie pour recréer le pays originel: la *Țara Românească*¹.

Le cimetière était plus grand qu'il n'y paraissait. Il s'apparentait même plus à une forêt qu'à un cimetière, les grands arbres partageant la terre avec les tombeaux, de façon tout aussi immobile.

Octavian s'enfonçait dans cette forêt de morts sans parvenir à ralentir son rythme cardiaque. Son cœur oppressé cognait contre sa poitrine, comme s'il tentait désespérément d'en sortir. Le souffle court, le mage jeta un regard à la ronde pour sonder cet environnement lugubre chargé de l'esprit des strigoï² et des vârcolacs³.

Le grand chêne lui apparut, spectral et masif, son écorce torturée par l'âge et le temps. Et devant lui, il y avait un caveau couvert de mousse, à demi effondré, envahi de ronces et de racines.

Octavian s'approcha lentement, comme pour ne pas risquer de réveiller de leur sommeil éternel tous ceux qui l'entouraient.

1. «Le pays roumain» (roumain).

2. Dans la mythologie roumaine, les strigoï sont des âmes damnées qui restent liées à leur propre tombeau. Fantômes destructeurs, ils sortent durant la nuit pour s'attaquer aux vivants et leur soutirer leur énergie vitale.

3. Le vârcolac est une entité astrale qui, survivant à la dépouille mortelle de certains individus, en retarde indéfiniment la désagrégation moléculaire. Il reste relié au cadavre par un lien subtil et peut le ramener à la vie pour l'arracher à son propre tombeau.

Il chercha un endroit entre les racines où son bâton pourrait tenir debout, puis tira d'une poche intérieure de son manteau une paire de gants de cuir. Il s'attaqua d'abord aux ronces qui recouvraient le devant du caveau de pierres et parvint à en dégager l'accès. De larges fissures fracturaient le pourtour de la porte scellée. Mais sans un objet assez solide pour briser ce qui restait du joint de mortier et pour faire bras de levier, il semblait impossible de pouvoir l'arracher.

Octavian sentit le désespoir s'emparer de lui.

Presse-toi ! Nous y sommes presque ! Trouve quelque chose !

L'Agrippa avait de nouveau frappé contre le mur de son esprit, augmentant d'un cran l'intensité de sa migraine.

Sans répondre à l'entité, l'homme se retourna. C'est alors qu'il aperçut dans la pénombre le charnier, construit de pierres et de tuiles d'ardoise. Saisissant son bâton au passage, il courut vers la porte et l'ouvrit sans mal. L'éclairage violacé laissa apparaître les outils du fossoyeur : pelles, pics et une pince – barre de fer au bout aplati – qui pourrait servir de levier. Une odeur fétide lui arracha un haut-le-cœur, mais il retint son souffle et s'empara de l'outil.

De retour devant le caveau, il entreprit de

frapper le contour de la pierre taillée avec la pince pour la desceller. Puis, s'en servant comme d'un levier, il la fit basculer.

L'ouverture du caveau laissa apparaître dans la lumière bleutée l'extrémité d'un cercueil. Octavian s'approcha pour saisir le câble faisant office de poignée et tira d'une traite la boîte oblongue hors de sa prison.

Il s'octroya un moment pour respirer et jeta un nouveau coup d'œil à la volée. De là, il pouvait voir les lumières du monastère au-delà des grilles à l'autre bout du cimetière.

Il entendit d'abord de lointains aboiements.

Des chiens.

Puis ce fut des cris d'hommes.

Les Tziganes ! Ils vont remettre ça !

Le mage se pencha sur le cercueil et laissa glisser sa main sur le côté. Deux anneaux de fer soudés à chaud condamnaient autant de mécanismes de fermeture afin que le couvercle ne puisse être ouvert. On ne voulait définitivement pas que ce qui se trouvait dans ce cercueil puisse en être retiré. Mais le bois était partiellement pourri et les rivets pourraient être arrachés. Octavian se saisit de la pince et se mit à frapper comme un forcené sur la première fermeture. Elle sauta assez facilement. Puis il s'attaqua à la seconde avec l'énergie du désespoir. Il y était presque ! Il enfla avec force

le côté plat de la pince sous la plaque de fer à demi arrachée sur le couvercle, pour la soustraire sans ménagement.

Il jeta la pince au sol, récupéra son bâton et revint près du cercueil. Il poussa la base du bâton dans une anfractuosité du sol et s'assura qu'il puisse tenir afin de bien éclairer la longue boîte de bois. Sa poitrine se gonflait en mouvements saccadés à la suite de l'effort et à cause de sa nervosité grandissante.

Les cris et les aboiements se rapprochaient.

Je suis là, projeta-t-il en pensée pour l'*Agrippa*. Mais il n'obtint que le silence comme réponse.

Sans plus attendre, Octavian fit lentement basculer le couvercle. Ses gonds rouillés grinçèrent tout en opposant de la résistance.

Malgré lui, le mage eut un mouvement de recul face au spectacle macabre qui s'offrit à lui.

Un livre noir, d'une dimension qu'il évaluait à environ vingt-cinq centimètres sur trente-cinq, gisait là, entouré de chaînes soudées ensemble à chaude portée.

Et le cadavre d'un homme le tenait dans ses bras, serré contre sa poitrine.

Octavian expira en un long souffle tout l'air qu'il avait dans ses poumons. Il s'obligea au calme et prit quelques instants pour jauger la situation.

L'homme au fond du cercueil, qui tenait contre lui le livre noir enchaîné, devait avoir été emmuré dans le caveau de nombreuses années auparavant. L'état de semi-pourriture du cercueil et l'effondrement partiel de son lieu d'enfouissement ne laissaient aucun doute là-dessus.

Néanmoins, un détail ne collait pas.

L'état de décomposition du cadavre paraissait très peu avancé.

En fait, son état de conservation était fort surprenant.

L'homme devait avoir environ quarante-cinq ans et n'était pas très grand. Ses yeux, toujours apparents dans leurs orbites, fixaient la voûte du ciel étoilé dans une expression d'effroi. Son nez avait été brisé et du sang séché apparaissait encore le long de ses joues creusées. Sa bouche se révélait tordue comme dans un cri perdu et quelques dents noircies restaient toujours attachées aux gencives violacées. Il serrait avec force le livre épais sur sa poitrine à demi affaissée. Son genou gauche était visiblement déboîté et ses vêtements loqueteux étaient déchirés en maints endroits.

Octavian approcha la source lumineuse du couvercle retourné du cercueil. Les marques qu'il portait à l'intérieur ne laissaient aucun doute quant au destin de l'occupant du

tombeau. Il avait été enterré vivant avec son livre.

Prends-moi!

Les mots projetés de façon impérative firent reculer Octavian d'un pas. Il se retourna pour jeter un coup d'œil vers l'entrée du cimetière; les cris et les aboiements se rapprochaient. Mais rien n'était encore à portée de vue.

Il n'y avait plus une minute à perdre. S'il voulait quitter les lieux avant l'arrivée de ses poursuivants, il se devait d'agir tout de suite. Il se pencha sur le corps torturé et lui saisit les poignets pour libérer le livre noir.

Le contact le paralysa.

De violentes poussées de pression lui montaient à la tête sans qu'il puisse parvenir à ouvrir les mains. Il serrait avec force les poignets du cadavre, ses doigts puissants s'enfonçant dans la chair brunâtre à demi putréfiée.

Les images commencèrent soudain à affluer dans son esprit. Sa vision se troubla et il se retrouva à la queue d'un groupe de paysans en train d'incendier une maison. Se trouvant en retrait des hommes, il pouvait les observer à loisir, alors qu'aucun d'eux ne semblait le remarquer. Le feu se propageait maintenant au toit de la maison avec une vitesse surprenante et sa rage à détruire les matériaux se traduisait en un crépitement agressant.

C'est à ce moment qu'il aperçut le type au livre noir. Une chaîne enserrait son cou et était retenue en ses extrémités par deux autres hommes qui l'obligeaient ainsi à avancer sans aucune possibilité de fuite. Il tenait son livre serré contre lui. Ses cris et ses protestations ne semblaient émouvoir personne.

Ses tortionnaires l'emmenèrent assez loin du brasier puis tirèrent violemment sur les chaînes pour qu'il tombe à genoux. Il rompit son équilibre en chutant et mordit la poussière plutôt que de lâcher le livre noir et se protéger de ses mains. Lorsqu'il leva les yeux, deux hommes austères, l'un chauve, l'autre colossal, se trouvaient devant lui. Un prêtre et un forgeron.

Ce n'était pas bon signe.

Octavian recouvra ses esprits et se rappela qu'il n'avait pas sa place dans ce tableau.

Lâcher prise. Lâcher les poignets de l'homme mort. C'est ce qu'il devait faire, mais il s'en sentait incapable. Il avait beau chercher le moyen de se libérer de cette emprise inconnue, il ne le trouvait pas.

Le prêtre récitait maintenant une suite de courtes invocations qu'Octavian entendait à peine. Il tentait de se forcer à s'arracher aux poignets de l'homme au livre noir, mais il ne savait plus comment faire pour donner l'ordre à ses doigts de se relâcher.

La scène, transposée dans un cimetière, s'intensifiait de plus en plus. Alors que le prêtre chauve continuait ses litanies, un homme en costume noir distribuait les accusations de sorcellerie tel un juge en pleine cour de justice. L'accusé, toujours à genoux, tentait de crier sa défense tandis que ses bourreaux resserraient les chaînes sur son cou en lui crachant dessus.

Seul le forgeron, massif de corps, à la barbe et aux cheveux longs et aussi sales que ses mains noircies de charbon, restait neutre et sans mot dire, actionnant machinalement un soufflet planté dans le côté d'une cuve de fer faisant office de forge. Une fumée verdâtre s'échappait encore de son feu de charbons frais, pour aller se mêler un peu plus loin à celle de la maison en flammes.

— Je suis prêt, dit-il simplement, en jetant encore un coup d'œil à la grosse pierre contre laquelle il avait installé sa forge transportable. À défaut d'enclume, la roche fera l'affaire.

Le prêtre avança vers le prisonnier et le somma de se taire.

— Écoute-moi ! Et cesse de gémir, cela ne te mènera à rien ! Ce n'est pas de toi dont nous voulons nous débarrasser, mais du livre.

— Vous avez brûlé mon logis ! Vous m'avez battu ! Vous voulez me prendre mon livre ! répliqua l'autre en criant de toutes ses forces.

Le silence était tombé parmi les hommes présents. Seuls les crépitements du feu qui dévorait lentement le charbon et la respiration occasionnelle du soufflet de forge produisaient un fond sonore à cette sinistre scène.

— Tout cela est vrai, lui répondit le prêtre. Tu portes quelques marques, ta maison brûle et nous allons te prendre le livre. Mais c'est pour ton propre bien et notre bien à tous aussi ! Que voudrais-tu faire de ce livre infernal ? Maintenant que ton père est mort... Tu ne sais pas t'en servir. Si tu avais arrêté de crier tout à l'heure, tu aurais compris que nous tenons de toute façon à te le rendre.

— Non, je ne vous crois pas ! Vous dites que vous voulez vous en débarrasser et maintenant vous affirmez que vous allez me le rendre. Vous mentez !

Les hommes resserrèrent leur emprise sur leur prisonnier en augmentant la tension dans les chaînes enroulées autour de son cou. Le prisonnier s'étouffa et s'efforça de ne pas trop bouger afin de démontrer un peu de bonne volonté.

— Je vais te dire ce que tu vas faire, poursuivit le médecin des âmes. Tu vas tenir ton livre contre la pierre pour que l'on puisse le fermer à jamais. Et lorsque ce sera fait, tu auras le droit de partir avec lui, car tu seras bien sûr

éconduit et banni de ce pays. Si tu refuses, je ne pourrai rien pour ton âme. Tu mourras, tout simplement, ici, ce soir. Me suis-je bien fait comprendre ?

Ne voyant pour l'instant d'autre issue que le bannissement, l'homme s'avança vers le forgeron qui tenait les bouts d'une chaîne dans le feu avec deux paires de tenailles. Le colosse lui intima des yeux de venir près du gros rocher. L'autre s'exécuta sans rien dire en jetant de fuyants regards à la dérobée. Il appuya le livre sur le rocher sans rompre le contact visuel avec le forgeron. Ce dernier s'approcha sans perdre un instant avec les deux bouts de chaîne rougeoyants et s'activa à en entourer le livre le plus vite possible jusqu'à ce qu'il parvînt à enfiler son maillon ouvert dans un autre. Sans ménagement, il jeta une paire de tenailles par terre, s'empara de son marteau qui l'attendait à ses côtés et frappa à coups forts et rapides sur le maillon, le soudant à chaude portée sur le rebord du rocher.

Octavian, fasciné par le spectacle qui s'offrait à lui, avait abandonné toute tentative pour s'arracher à ses visions. Il continuait d'observer le puissant forgeron entourer le livre noir d'une seconde chaîne, au beau milieu d'un cimetière, alors que les hommes gardaient le silence. Mais bien qu'il sût posséder une

certaine connaissance de la psychométrie¹, jamais il n'avait été accroché si brutalement par un événement directement relié à un objet. Il devait habituellement se concentrer de longues minutes pour y parvenir.

Mais l'*Agrippa* était là, devant ses yeux, victime ou artisan de cette reconstitution arrachée à une autre époque perdue. Octavian devait savoir.

— Je n'ai plus rien, vous m'avez tout pris. Vous avez enchaîné le livre. Relâchez-moi, je vous en conjure. Laissez-moi partir.

L'homme à l'*Agrippa* avait retrouvé son calme et affichait maintenant une mine suppliante. Il avait repris possession de son grimoire alourdi par les chaînes, en évitant d'approcher ses mains des maillons soudés encore chauds.

Le prêtre, vers qui il avait adressé sa supplique, se détourna et s'éloigna lentement.

— Je ne peux plus rien pour toi... furent ses dernières paroles.

— Non! Vous m'aviez dit que je pourrais garder le livre, que je pourrais l'emporter avec moi! Vous m'avez menti!

Les chaînes autour de son cou se raidirent

1. On utilise le terme psychométrie lorsqu'une personne, rien qu'en touchant un objet, a le don de décrire certains événements qui s'y rattachent. Une des hypothèses qui expliquent ce don est ce qu'on appelle «l'imprégnation». Il serait en effet possible que chaque événement laisse des traces sur les objets et le milieu où il se produit.

avec violence et l'homme fut traîné par en avant.

Le gros forgeron lança deux solides anneaux de fer ouverts dans le feu. Il commença à activer le soufflet lorsque les autres passèrent derrière lui pour contourner le rocher. De l'autre côté, l'individu fut saisi de panique. Il tenta de se débattre, agité d'une hystérie incontrôlable, mais ses cris désespérés furent étouffés par le resserrement des chaînes autour de son cou, résultat de la pression appliquée par ses deux gardiens.

Un grossier cercueil de bois franc bardé de fer l'attendait.

Pour une raison qu'Octavian ne saisissait pas, personne n'osait toucher à l'individu au livre noir. Les hommes le tirèrent et le frappèrent avec les chaînes, lui firent perdre pied avec des bâtons, le poussèrent dans les côtes avec des épées bâtardes, sans qu'aucun d'eux ose s'en approcher.

On abaissa à grand-peine le couvercle du cercueil en écrasant les doigts du prisonnier, jusqu'à ce qu'on pût enfin refermer les attaches en fer. Six hommes montèrent aussitôt sur la grande boîte de bois afin d'empêcher toute poussée possible de l'intérieur.

Le forgeron s'approcha avec un premier anneau rougi entre les mâchoires de ses

tenailles et l'enfila habilement dans l'attache en fer. Un grand type, maigre et malpropre, glissa une plaque de fer épaisse derrière l'anneau pour l'appuyer contre le bois. Quelques coups de marteau retentirent et le sort des deux fermetures fut scellé, dans le temps et dans le fer.

Les cris et les coups de l'homme emprisonné dans son sarcophage de bois cessèrent d'être entendus lorsqu'on le glissa dans un caveau de pierres déjà vieux au pied d'un jeune chêne.

Visiblement intimidé, le maçon mit peu de temps à sceller l'ouverture. Lorsqu'il recula de quelques pas pour considérer son travail, il ne doutait pas que le type au livre noir emmuré vivant viendrait hanter ses cauchemars dans les semaines à venir.



Sa chute le ramena du même coup à la réalité.

Octavian s'était arraché au cadavre en un dernier effort de volonté.

Assis par terre, il pouvait voir l'un des bras décharnés pendre au bord du cercueil de bois. Il avait donc libéré le livre! En un bond, il fut au-dessus du corps. Il avait les bras ouverts et le livre était libre d'être récupéré.

Je suis tien! Prends-moi maintenant! lui

intima encore la voix dans sa tête en se répercutant violemment contre les parois de son crâne.

Il se saisit du livre alourdi par le poids des chaînes qui le ceinturaient, et se retourna prestement pour s'emparer de son bâton, planté entre des racines mêlées hors de terre, et dont la pierre continuait d'irradier de lumière bleutée la scène lugubre au milieu de laquelle il se trouvait.

C'est alors que les premières lueurs apparurent à l'entrée du cimetière.

Pas un souffle de vent. Un léger brouillard immobile et une nuit juste assez fraîche pour répercuter les sons en échos clairs et indiscrets.

Octavian était figé. Il regardait les hommes plus loin passer la grille. Des chiens, flairant sa trace, se mirent aussitôt à aboyer en tirant sur leur laisse. Ce ne sont pas les chiens qui furent lâchés en premier, mais plutôt ces mots portés par la nuit qui le frappèrent comme un coup de massue.

— Vârcolac! C'est un vârcolac! Il s'est arraché à sa tombe! Tuons-le!

En constatant l'accélération des dogues, le mage sut que ceux-ci venaient d'être lâchés. Il recula de quelques pas en bredouillant.

— Non... Vous vous trompez, je ne suis pas un vârcolac!

Ce n'est pas de la part des hommes qui couraient vers lui que vint la réponse. Mais d'une voix caverneuse juste derrière lui.

— Moi si...



Les yeux d'Octavian s'agrandirent alors qu'un frisson nullement causé par la fraîcheur de la nuit lui parcourait l'échine. Il se retourna lentement comme pour se donner le temps d'élaborer un plan de fuite vers les ruines du château.

Le choc du coup porté fut si violent qu'Octavian, littéralement soulevé de terre, alla s'écraser dans un enchevêtrement de racines un peu plus loin. Portant d'une main l'*Agrippa* et de l'autre son bâton, son dos avait accusé la chute de façon brutale.

— Moi, je suis un vârcolac, lança le mort-vivant de sa voix d'outre-tombe, et tu vas me rendre mon livre!

— Je ne crois pas, dit simplement Octavian en levant sa tête, toujours martelée par la migraine.

Les aboiements de chiens se rapprochaient de façon inquiétante, tout comme le cadavre, animé par la fureur de son âme damnée. Le mage évalua au son la distance des chiens à

environ une dizaine de mètres. Il n'y avait plus une seconde à perdre. Les choses dégénéraient et ça ne lui plaisait pas du tout.

Alors que le vâcolac s'avavançait toujours vers lui, il s'imagina l'air autour de son être devenir aussi étanche que la coque d'un navire, et ses corps énergétiques se fusionner en une unique barrière.

Le cadavre animé était presque sur lui et, dans son dos, il entendait les chiens se rapprocher dangereusement.

Le premier molosse bondit par-dessus lui pour sauter aussitôt à la gorge du vâcolac qui ne l'avait visiblement pas vu venir, trop occupé qu'il était à tenter de récupérer son livre. Deux autres chiens noirs passèrent de chaque côté d'Octavian, toujours étendu sur le dos, pour attaquer à leur tour, tous crocs dehors. Alors que les chiens s'acharnaient sur le mort-vivant qui se défendait tant bien que mal, Octavian sauta sur ses pieds pour se préparer à recevoir un premier adversaire. Lorsqu'il prit conscience de la distance le séparant encore des hommes, il fonça vers la forêt pour se donner un peu d'avance. Il tenait à éviter autant que possible tout contact avec les humains de peur d'affecter cette époque qui n'était pas la sienne. Il vit un chien s'effondrer dans un cri, le cou rompu. Arrivé en bordure de la forêt, au fond

du cimetière, il jeta d'une main son capuchon sur sa tête. Puis il se laissa tomber à genoux et se recroquevilla sur lui-même.

Telle la pierre, on passe sans me voir... et sans percevoir mon odeur...

Tête baissée, son regard restait voilé. Et il ne voyait pas ce qui se passait.

Il entendait les cris du vâcolac que les hommes étaient en train de décapiter et de démembrer. Ils le brûleraient sûrement ensuite. Le vâcolac étant une créature primitive animée par la seule volonté de son âme encore captive de ce monde, il était rare qu'il puisse s'en sortir face à un groupe d'hommes. On racontait par contre que plusieurs vâcolacs réunis avaient déjà attaqué des humains. En bandes, ils arrivaient assurément à faire plus de dégâts.

Les bruits de pas se faisaient entendre tout autour d'Octavian. Il était aux pieds des hommes et ces derniers ne le voyaient pas.

— Il nous a échappé.

— Il ne peut être loin ! Séparons-nous et faisons une battue. Ratissons la forêt en direction du château. On le retrouvera !

Le rusé mage conserva sa position immobile, telle une pierre à demi enfoncée dans le sol par le poids des ans. Il pouvait entendre les voix qui faiblissaient à mesure que les Tziganes

entraient plus profondément dans la forêt. Restés sur place, deux hommes s'apprêtaient à disposer par le feu des restes du vârcolac, alors que les chiens encore en vie lui arrachaient des morceaux de chair noircie.

D'un côté la forêt, avec un nombre inconnu d'individus partis à sa recherche. De l'autre, la sortie vers la route, mais avec deux hommes et deux chiens qui barraient le passage. Octavian se trouvait gêné par le livre noir qu'il devait transporter. Un regard à son bâton couché sur le sol telle une racine crevant la terre l'aida à prendre sa décision. Il passerait par la forêt en restant derrière ses poursuivants. Une fois arrivé aux ruines, il les affronterait si nécessaire et rejoindrait de force la porte de transplanation. Il fallait foncer, voilà tout. Et au diable si ces imbéciles se mettaient en travers de son chemin.

Il détacha doucement sa ceinture pour la faire passer derrière les chaînes retenant l'*Agrippa*.

Ne peux-tu pas m'aider ? À quoi sers-tu ? Suis-je en train de risquer ma vie pour rien ?

Octavian questionnait agressivement le livre noir. Sa frustration l'emportait sur sa patience qui s'effritait graduellement. La réplique fut promptement à venir.

Garde ton souffle pour nous ramener, faible créature. Ne vois-tu pas que je suis enchaîné ?

Ne vois-tu pas que je ne puis être ouvert ni être lu! Quand tu comprendras l'étendue de mes ressources et que tu posséderas le moyen de les utiliser, ta mésaventure d'aujourd'hui te semblera bien insignifiante. En route, maintenant!

En se massant les tempes pour amortir son mal de tête, ce solide gaillard à la carrure imposante qui reposait accroupi sur le sol humide d'un cimetière roumain eut presque honte. Que diable! Il était mage et conseiller du voïvode Vlad Basarabi Dracul. Que dirait son prince en le voyant ainsi caché et à terre? Que craignait-il donc? N'était-ce pas là son propre pays? Ce pays où il était connu, craint et respecté?

Octavian serra sa ceinture d'un coup sec et assura l'*Agrippa* à sa taille, juste devant lui. Il étira le bras pour prendre son bâton puis se releva de toute sa hauteur. Il ne lui suffit que d'un seul pas pour faire craquer une branche morte sous ses pieds.



Le premier dogue tourna subitement la tête en direction d'Octavian avant de montrer les dents. L'autre bête s'acharnait toujours sur l'épaule du vârcolac sous les coups inutiles de son maître qui tentait vainement de lui faire

lâcher prise. Aussi étrange que cela puisse paraître, le monstre bougeait toujours.

Il ne restait qu'une ou deux secondes au mage pour se décider. Les deux hommes devant lui ne tarderaient pas à se rendre compte de sa présence. Toujours indécis, Octavian cala son bâton derrière son bras gauche et se campa solidement sur ses pieds.

Le premier à l'apercevoir cria de toutes ses forces.

— Il est ici ! L'autre vârcolac est ici !

Les deux chiens foncèrent aussitôt dans la direction du mage.

Octavian courut à leur rencontre, poussé par une subite impulsion. Il se concentra sur le vent arraché à l'air ambiant tout autour de lui, qui l'enveloppait dans sa course. L'air se déplaça de plus en plus rapidement en tournoyant près de son corps, entraînant le mage encore plus vite, en soulevant poussière et feuilles mortes pour créer une véritable petite tornade.

Les chiens s'écartèrent pour éviter le violent tourbillon et s'enfoncèrent dans la forêt.

Quand Octavian arriva à la hauteur des deux hommes – figés de stupeur –, il émergea de la tornade qui s'évanouit aussitôt.

Il frappa le premier quidam d'un coup de bâton au visage et toucha le second aux côtes en tournant sur lui-même. Il passa rapidement

derrière ce dernier et l'immobilisa d'une puissante clé de bras, lui broyant presque le pharynx pour l'empêcher de crier.

— Je ne suis pas un vârcolac, lui dit-il à l'oreille, les dents serrées dans un accès de rage. Peux-tu comprendre ça, pauvre fou? Je ne suis pas un vârcolac!

— Moi si...

Le cadavre à demi démembré l'avait agrippé à la jambe de son seul bras encore restant.

D'un geste brutal, Octavian brisa la nuque de l'homme qu'il tenait jusque-là immobilisé. Il le laissa choir au sol en fulminant, répugné à la fois d'avoir failli à sa promesse de ne tuer personne et aussi par le vârcolac qui tentait maintenant de lui mordre le mollet. Il frappa la créature plusieurs fois à la tête avec le bout de son bâton jusqu'à ce qu'il sente celui-ci s'enfoncer dans le crâne de sa victime, à qui il parvint finalement à faire lâcher prise.

Ses réflexes aiguisés le firent se pencher vivement en avant lorsqu'il perçut un mouvement derrière son dos. L'autre individu avait tenté de le frapper d'un coup de tranche à la hauteur du cou avec une vieille épée rouillée. Emporté par son élan, l'homme fut impuissant à parer la riposte d'Octavian qui le percuta avec le poids d'une locomotive à vapeur. Le pauvre s'effondra en crachant dents et sang.

Les autres revenaient. Dans peu de temps, il aurait toute la bande de Tziganes sur le dos. Il s'élança vers l'entrée du cimetière qui devait se trouver à une soixantaine de mètres plus loin. Il lui fallait mettre le plus de distance possible entre lui et les hommes qui sortiraient bientôt de la forêt. Sans ralentir sa course, il porta la main gauche à l'*Agrippa* toujours suspendu à sa taille et frappa le sol de son bâton pour faire jaillir la lumière violacée de l'astérie. La voûte formée par les branches solides et étendues qui cachaient le ciel à son regard réfléchissait la lumière pour éclairer sa course.

Les cris du vâcolac, plus loin derrière lui, achevèrent de glacer son sang dans ses artères. Jamais il n'avait entendu pareille plainte. Une volée de mortier sec attira son attention à mesure qu'il progressait vers la grille d'entrée.

Puis il y eut des borborygmes inquiétants.

Deux autres morts-vivants venaient de s'extirper d'un grand caveau.

Ils devaient sans nul doute répondre à l'appel du premier. Si on pouvait trouver de la solidarité chez les hommes de mauvaise foi, on en trouvait sûrement aussi parmi les âmes damnées.

Les Tziganes débouchèrent dans le cimetière et attendirent leur chef.

Et Octavian s'arrêta net.

Il prit le temps d'évaluer les forces en présence et de reprendre son souffle.

D'un côté, au fond du cimetière, seize hommes et deux chiens. De l'autre, deux vârcolacs à l'allure plutôt défraîchie lui barraient l'accès à la grille d'entrée.

La décision du mage fut instantanée. Il devrait passer sans abîmer les vârcolacs. Ceux-ci retarderaient ensuite une partie de ses poursuivants. Et puis sa migraine le rendait nerveux et impatient. Il ne souhaitait plus qu'une chose, se retrouver dans son laboratoire alchimique, se faire une tisane, s'asseoir dans son fauteuil, ouvrir l'*Agrippa*... Ce maudit livre...

Mais l'instant n'était pas aux regrets ou aux lamentations. Il devait sortir de ce foutu cimetière. Maintenant.

Il fonça droit sur les vârcolacs après que les hommes se furent lancés à ses trousses. Il avait réfréné sa magie trop longtemps. Au diable les conséquences pour tous ces fous qui voulaient attenter à sa vie sans même savoir qui il était ! Il les éliminerait un par un s'il le fallait jusqu'à ce qu'il atteigne les ruines du château.

Il donna de l'épaule de toutes ses forces dans les créatures maladroitement animées qui furent projetées un peu plus loin dans l'herbe du cimetière. Lui-même perdit pied et s'affala

de tout son long. Il mit peu de temps à se relever et tira d'un fourreau fixé à sa cuisse droite un long poignard à double tranche. Il s'en servit pour accueillir son premier assaillant alors que les vârcolacs se jetaient sur ceux qui venaient ensuite.

Un combat indescriptible s'amorça.

Octavian rendait coup pour coup à son adversaire qui se défendait bien, armé de ce qui ressemblait à un petit sabre recourbé. Il gardait un œil tout autour, alors que les hommes et les chiens s'acharnaient principalement sur ce qu'ils craignaient le plus, soit les vârcolacs. Il parvint à se dégager et courut encore pour enfin réussir à passer la grille restée entrouverte. Il poussa la porte de fer avec force et le loquet s'enclencha. Il frappa à plusieurs reprises sur la poignée du loquet avec le pommeau de son grand poignard afin de la rendre inutilisable et d'en bloquer le mécanisme.

Il leva sans perdre une seconde les yeux au ciel et fixa un nuage sombre.

Les Tziganes se ruèrent, mais ils n'essayèrent même pas d'ouvrir la grille. Ils commencèrent plutôt à l'escalader, ne voulant pas perdre une minute à tenter de dégager le loquet brisé par l'étranger.

Octavian, debout sur le bord de la route, densifiait l'air autour du nuage sombre. Il

l'isolait. Il creusait un canal entre lui et la terre sous la clôture de fer.

Ceux qui le traquaient étaient tous agrippés au grillage lorsque l'éclair zébra le ciel en utilisant le fer de la clôture comme conducteur. Ils furent projetés loin en arrière dans le cimetière par la force de la décharge électrique.

Aussitôt, les vârcolacs se jetèrent sur deux Tziganes pour leur déchirer d'un coup la jugulaire, de leurs dents ébréchées.



Octavian courait à en perdre haleine sur la route menant aux ruines du palais. Deux individus l'avaient pris en chasse hors les murs du cimetière pendant que les autres avaient toujours maille à partir avec les monstres arrachés à la terre. La main toujours plaquée sur le livre noir accroché à sa ceinture, Octavian sondait du regard le chemin qui le conduirait aux douves asséchées. Arrivé devant l'entrée de la cour, il se laissa glisser jusqu'au fond du grand fossé avant d'amorcer son ascension du côté opposé. Alors qu'il était occupé à grimper le long de la paroi, un couteau de jet vint se planter dans la terre sur sa droite. Ses poursuivants descendaient déjà à leur tour ; ils ne montraient décidément aucun signe d'abandon...

Octavian se tira hors des douves en s'agrippant à des racines mortes depuis longtemps déjà. Elles cédèrent sous son poids juste au moment où il roulait sur la partie haute. Il avait traversé les douves, rien ne l'empêcherait plus de rejoindre la salle des chevaliers.

Il courut vers la tour d'entrée à demi effondrée et s'engouffra dans l'arche.

Un coup de bâton le frappa en pleine poitrine et le souleva dans les airs, entraîné qu'il était par sa course. Il en perdit tout : son bâton, sa grande dague et ses moyens.

Presque trois mètres plus loin, il atterrit lourdement sur son dos déjà meurtri et glissa encore dans la poussière. L'impact avait été aussi violent qu'inattendu. Le Tzigane qui venait de l'attaquer repoussa la dague d'un coup de pied avant de s'approcher d'Octavian et de lui écraser le poignet d'une lourde botte.

— Ça ne sert à rien de te sauver comme si tu avais le diable à tes trousses, l'étranger, dit l'homme. Le diable a été plus vite que toi. Et il te regarde dans les yeux présentement.

— Peut-être bien qu'on ne se fait pas la même idée du diable, toi et moi, articula Octavian encore sous le choc.

— Qu'as-tu volé dans le cimetière ? C'est ce vieux livre, pas vrai ? Et pourquoi cherchais-tu

tant à ramener ton cul dans les ruines du palais?

Octavian tourna la tête pour apercevoir deux autres Tziganes se hisser du fond des douves. Ayant recouvré tous ses esprits, il saisit de la main droite la cheville qui lui immobilisait le bras gauche au sol et serra de toutes ses forces.

— Désolé, dit-il entre ses dents comme il avait l'habitude de le faire lorsqu'il sentait la rage s'emparer de lui, mais l'amicale discussion s'achève ici.

Les traits du Tzigane se modifièrent radicalement lorsqu'il fut lancé contre le mur de pierre. Octavian sauta sur ses pieds puis avança le bras en direction de l'homme. La peur se lisait aussi clairement qu'une calligraphie de moine bénédictin sur le visage de l'autre. Le mage concentra l'air en une sphère solide au creux de sa main et, en simulant de repousser le Tzigane, il le plaqua de nouveau avec force contre le mur avant de le voir s'écraser au sol.

En reculant de deux pas, Octavian enfila le bout de sa botte sous la lame de sa grande dague et la souleva d'un habile mouvement jusqu'à ce qu'elle touche le fond de sa main. Il la projeta aussitôt pour frapper l'un des attaquants en pleine poitrine.

Profitant de l'indécision du dernier Tzigane

devant la tournure des événements, il ramassa son bâton et fonça vers le fond de la cour où se trouvait l'entrée de la salle des chevaliers dans le logis seigneurial.

Octavian entendait l'autre qui avait repris la poursuite. Il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule pour le voir s'arrêter et le mettre en joue avec ce qui lui sembla être un bâton à feu¹. Quand le mage plongea à travers l'ouverture de la porte, la pierre vola en éclats sous la détonation juste au-dessus de sa tête.

Visiblement affecté, Octavian se releva péniblement avant de gagner le fond de la salle en boitant légèrement. Puis il gravit les escaliers de pierre pour atteindre la partie surélevée.

Il s'appuya le dos au mur rassurant qui le ramènerait chez lui via la porte de transplation qu'il y avait créée. Il ferma les yeux pour retrouver l'incantation dans son esprit et pour reprendre le contrôle de sa respiration. Lorsqu'il les rouvrit, son ultime poursuivant se tenait dans l'embrasement de la porte de la salle en ruine et foulait une balle au fond du canon de son arme.

— Tu es coincé, l'étranger, cracha l'homme en retirant la tige de métal qui lui avait servi

1. Utilisé entre 1300 et 1450, le bâton à feu était une sorte de petit canon inséré au bout d'un long manche. La mise à feu s'effectuait au début par un morceau de métal, rougi dans un brasero, que l'on présentait dans un canal rempli de poudre.

à pousser son projectile. Cette fois, tu n'iras nulle part !

Octavian inspira bruyamment pour charger d'oxygène son corps contusionné.

— *Ușă, deschide-te, și ghidează-mă până la destinație¹ !*

Il se sentit attiré vers l'arrière en même temps qu'un fort sentiment de bien-être l'envahissait. Il serra fort le livre noir accroché à sa ceinture tout en tenant son bâton contre lui. Il vit l'éclat de la pierre s'amenuiser.

Il pouvait apercevoir l'inconnu à l'autre bout de la salle le mettre en joue. Il le voyait articuler des mots qu'il entendait à peine. Mais tout cela devenait flou et opaque. L'être humain devait être envahi par ce genre de ténèbres au moment où survenait la mort.

La détonation le fit sursauter, onde de choc vibratoire qui fit trembler l'air tout autour de sa tête endolorie.

Le projectile alla s'écraser contre la pierre solide et y resta fiché, aplati sous l'impact.

Le Tzigane stupéfié était seul dans la salle en ruine.

Et l'écho de son coup de feu résonnait encore dans l'aube naissante.

1. « Porte, ouvre-toi et guide-moi jusqu'à destination ! » (roumain).